

# la peinture ou comment se foutre

corinne rondeau

---

Un amateur d'art éclairé, quelqu'un qui fait moins confiance à sa tête qu'au plaisir des rencontres formelles dont il sent, confusément et avec excitation, qu'elles ne flattent pas ses vieilles habitudes, m'entretenait de sa surprise lorsque d'autres amateurs avaient jugé à la sagaie une exposition de peinture contemporaine. Loin d'être prude, et conscient que la peinture est depuis longtemps un médium comme un autre, il s'étonnait d'une certaine intransigeance des propos.

Du tac au tac, je lui répondais qu'il reste toujours au fond des crânes, même sans intention particulière d'une défense de l'art, l'idée figée que la peinture est toujours l'art d'excellence depuis qu'elle est devenue un art libéral. Et si ce n'est pas cette touche nostalgique de l'histoire, ce sont les désamours successifs de la part des conservateurs du conservatisme, qui ont largement flatté ce qu'elle ne devait pas être : contemporaine. De ce snobisme, le plus souvent inconscient chez les amateurs (ce qui n'est pas une excuse), on s'autorise l'emprunt de la grandiloquence du grand art, alors que la peinture a gagné le pouvoir de *tout* représenter sans plus se poser la question de son affranchissement. Pas de doute sur l'idée énoncée par Duchamp que le spectateur a du retard. En l'occurrence le mot d'inertie serait plus approprié. Ces amateurs estimaient que la peinture n'était pas *bien*. Ce qui laisse peser un jugement moral, faisant de la peinture une pratique subtilement immorale, ce qui, après tout, n'est pas si mal.

Cette petite affaire est aussi vieille que les pommes de Cézanne : elles sont comme ça ! Comme ça depuis que la question de la ressemblance ne suppose plus d'en faire des beignets. Ce serait fichtrement bien qu'on les oublie, à moins d'aimer le réchauffé et la domestication, pour passer à d'autres affaires, en se contentant de dire : nous sommes ce que nous voyons.

Dire qu'une peinture n'est pas *bien* implique son effet boomerang : y en a une autre. J'imagine un ouvrage Beaux-Arts au titre plat mais catégorique : *L'Autre peinture*. Autrement dit, il y aurait de part et d'autre d'une limite, celle du dessus, celle au dessous. Or à ne pas faire travailler, même confusément, la limite, on se retrouve vite flanqué d'un uniforme d'agent de police qui inclut le droit de mettre sous verrou, après qu'on ait fait la circulation. Disons alors pour donner une autre image, qu'on ferait mieux de se mettre cul nu pour n'avoir à décider d'aucun droit, ni de savoir ce qui est au-dessus ou en-dessous de la ceinture. Je n'aime pas Renoir, mais en définitive, lorsqu'il dit qu'on peint une femme parce qu'elle a des seins et des fesses, il n'a pas tort. Parce qu'au-delà de la formule du peintre qui prenait son pinceau pour autre chose, la phrase dit aussi qu'il y a des choses dont on ne peut pas se débarrasser. En définitive, si il reste au fond des crânes un vieil instinct selon lequel telle peinture n'est pas *bien* (ce qui, avouons-le, ne veut rien dire), c'est qu'on a du mal à se mettre à poil. Car, en dernière instance, on ne se débarrasse jamais du corps. L'oublier c'est être un sacré puritain dont la morale impose au corps une ombre dont pâtit l'esprit.

La peinture, ce médium qui peut tout représenter, est aussi la pratique qui a le mieux intégré le diktat de l'essence de l'art. Une œuvre de peinture est capable plus qu'une autre de faire surgir, dans une collision de la pensée et du corps, un rire gras, un cri aigu, ou un quelque

# cul nu ?

---

chose d'assez énorme pour qu'on prétende, sans aucun délire, être halluciné par le grotesque, la violence, le ridicule, ou le monument. En un sens, la peinture est moins essentialiste qu'elle rend schizo qui, comme la division de la psyché, n'assure d'aucun pouvoir de l'une sur l'autre. Partie saine ou partie malade ? Les deux Pardi ! Deux parce qu'au final c'est le chiffre qui fait apparaître ce que sont les choses telles qu'elles sont dans le monde, en relation et en mouvement. Et ce malgré la volonté revêche d'y mettre de l'ordre, l'ordre de ce qui est bien par rapport à ce qui est mal. Ça fait un bail qu'on nous dit que la peinture est impure, et parce que l'essence de l'art ne lui fait plus ni chaud ni froid, elle s'occupe aussi bien de ce qu'il y a au-dessus et au-dessous de la ceinture. L'art, qui a débuté sa postérité avec la formule « à la ressemblance de », a efficacement tiré sa leçon en sortant du Paradis avec Adam et Eve. Certes il a fallu du temps pour que la nudité devienne impureté : faire de ses forces de libérations sa liberté même. Il ne faut pas confondre Paradis et Liberté. Dieu se fout des mots même si c'est de lui que viendrait le Verbe. Et si cette histoire est vraie, il reste à l'homme la possibilité de réinventer des chaînes de mots : la liberté consiste à faire de phrases toutes faites des phrases grosses d'un nouveau sens.

On n'a plus qu'à ruminer tout ça, tout un fatras de mots, et faire comme les stoïciens qui prodiguaient qu'on devienne bovin afin que, mastiquant, on unisse le corps au texte. Façon de s'en faire un autre, de corps. Et par voie de conséquence, une manière de penser autre. Mastiquer et se faire un autre corps, ça demande un temps assez long. On vieillit trop souvent à côté de jolies natures mortes composées de formes coupées de leur racine : la fleur de la terre, le crâne de la chair, la perle de l'huître, l'huître de la mer... coupées de leur milieu opaque et impur. C'est aussi dire qu'il n'y a pas de pensée sans quelque association douteuse, et d'émotions repoussantes. Se mettre cul nu, c'est dire : est-ce que je peux percevoir et penser librement avec l'impureté qui me constitue, parce que je ne peux pas me couper de mon milieu ? Deux fois plutôt qu'une ! Sinon on appellerait ça un tabou. Ce serait vraiment dommage pour des questions d'essence de l'art, même de façon inconsciente, qu'on se mette à penser que telle peinture est *bien*. Faut dire que devenir un ruminant, ça gêne la morale, et la posture qui va avec. Plutôt que d'affirmer n'importe quoi sur un art qui n'a rien à prouver, reste encore le corps pour soumettre l'esprit à quelques critères qui se passent aisément de la polarité funeste du bien et du mal, à moins de vouloir achever la peinture. La morale n'est jamais à une contradiction près, car si elle veut défendre la peinture comme un art d'excellence, c'est par le même jugement qu'elle la condamne à être immorale. Rien ne serait pire qu'un tabou ou une condamnation, ce qui n'est pas loin d'arriver quand on veut que les mots et les images soient séparés des corps alors que par eux se forme notre perception. Et cette chose qui se tient au centre du corps, qui signale qu'on n'est pas seul au monde, est toujours, espérons-le, ce qui nous rend vivant : le contact réel avec la vie. Et comme tout le monde le sait, ou presque, c'est à poil qu'on sent le mieux.